

Des frissons me tendaient les joues à mesure que Dominique approchait. Arrivé au bord de la roseraie, il se redressa, vit soudain le massacre, puis, muet, hébété, se figea. Pauvre Dominique, rasé de frais pour le clair dimanche! Mlle Suzanne, une rose pourpre en sa main de nacre, s'inclina au contraire et mit toute son âme dans ses yeux :

— Dominique, murmura-t-elle, vous voulez que je donne vos roses au bon Dieu ?

Demande tardive, en vérité! Le vieillard n'y pouvait répondre. Donner ses roses, des "Princesses"!.. Mais est-ce que ça se donne?... Sa tête désolée était retombée au niveau de ses épaules basses, secouées comme devant une tombe. Il se courbait, se courbait plus profondément que jamais. D'une voix larmoyante, rendue grêle, il gémit :

— Oh! Mademoiselle! Mademoiselle...

Que dire à cette maîtresse qu'autrefois, il y avait vingt ans, menue, fluette, toute petite propriétaire, il emmenait cueillir les fraises de mai avec une corbeille de poupée ? Depuis ces jours où elle n'était pas plus haute qu'un glaïeul, la chérissant, la protégeant, il l'avait initiée aux mystères glorieux du jardin. Il la croyait conquise. Et la voilà maintenant qui coupait, qui coupait sans façon la Reine de Provence, et toutes les roses, les belles roses! Pourquoi ? Par quel caprice d'un matin ?

— Oh! Mademoiselle!... Mademoiselle!

Dominique ne savait rien dire ni ne voulait rien voir de plus. Sa peine l'accablait. Il s'en alla, vaincu, alourdi tout à fait. Le son de ses galoches mélancoliques avait cessé que Mlle Suzanne fixait encore l'allée déserte, les paupières battantes, consommant sa faute en déchirant d'un doigt machinal la rose rouge dont les pétales cou-